Au fil de l'eau

Albert Mérat

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

L'ILE

A A l P H O N S F. DAUBE T

.Les îles ont bien froid quand la saison est dure...

Mais, en été, ce sont des vaisseaux de verdure,

Qui, jadis, par le fleuve entraînés lentement,

Se seraient échoués tout près du bord charmant.

Les branches sont leurs mâts, les feuilles sont leurs voiles

Et ces agrès vivants vibrent sous les étoiles.

Pour saluer l'essaim des nuages légers,

Les oiseaux font les chants joyeux des passagers.

Elles ne craignent pas le vent ni ses querelles,

Car le beau ciel de France est étendu sur elles.

Celle-ci porte haut son faîte verdoyant; lit le regard charmé s'étonne, en la voyant,

Des larges trous d'azur et des lumières blondes,

Dont se creuse la nuit des verdures profondes.

La ronce sur le bord mûrit son fruit vermeil;

Les grands peupliers droits se dressent au soleil,

Et les buissons, ces nains, sentent sur leurs épaules

Le vert frisson léger et les cheveux des saules.

Abordez! l'herbe embaume et vous verrez les fleurs,

Les papillons dont l'aile a toutes les couleurs

Des beaux matins poudrés de poussière d'aurore.

Allez ; que la fraîcheur n'arrête pas encore

Au charme exquis du seuil votre rêve et vos pas.

Est-ce une voix humaine? et n'entendez-vous pas,

— Car nous sommes au mois de la nature heureuse, —

Le rossignol chanter sa chanson amoureuse?

Allez jusqu'au fourré d'épines et de houx;

C'est presque un bois... Le front des hêcrcs a pour nous

L tnbre familière et propice; le chêne

D'un lien fraternel et vivant nous enchaîne,

Le j'aime la pâleur de femme du bouleau.

Sur la double beauté de la terre et de l'eau, Le ciel, comme un regard indulgent et limpide, Laisse tomber la paix qui fait l'heure rapide.

L'AUBERGE DES MARINIERS

A FRANÇOIS COPPEt

De côté, derrière et devant, A la pluie, au soleil, au vent, L'auberge blanche : c'est la scène ; Juste à l'endroit où la forêt, Dévalant le coteau, paraît Venir se jeter dans la Seine.

C'est le jour! le coq a chanté :

Au bienfaisant matin d'été S'ouvre à deux battants ma fenêtre.

Je crois voir couler au travers Le fleuve plein de grands joncs verts, Frais de l'aube qui vient de naître.

LF.S BF.RGES.

Holà! ce sont les mariniers, Les plus hâtifs et les derniers, Au soleil ou sous les étoiles, Menant l'hiver, menant toujours, Debout, leurs trains mouillés et lourds, Sans rames, sans mâts et sans voiles.

Quand l'on voit ainsi l'eau couler, On peut boire, sans s'attabler, Un verre ou deux pour tant de peine.

Avant que le jour ait grandi, On aurait le cœur engourdi, Malgré le bourgeron de laine.

Donnez-leur un verre de vin.

— A grand labeur salaire vain; Le destin nous mène à sa guise.

Pour faire leur cerveau vermeil Qu'un peu de vin et de soleil Brille sur eux et les conduise!

LA PETITE RIVIERE

La pecite rivière, bleue Si peu que le ciel ait d'azur, D'ici faic encore une lieue, Puis verse au fleuve son flot pur.

Plus grande, elle serait moins douce:

Elle n'aurait pas la lenteur Qui dans les herbes mène et pousse Son cours délicat et chanteur.

Elle n'aurait pas de prairies Plus vertes si près de la main,

LES BERGES

.'lus que ces berges fleuries Où marque à peine le chemin ;

Ni le silence si paisible, Ni, parmi les plantes des eaux, L'étroit chenal presque invisible Entre les joncs et les roseaux.

Et le moulin qui sort des branches N'aurait pas à bruire ailleurs Plus d'eau dans ses palettes blanche.^ Ni plus de mousses et de fleurs.

La petite rivière est gaie Ou mélancolique, suivant Qu'un oiseau chante dans la haie Ou qu'il pleut et qu'il fait du vent.

Charmante, presque pas connue, Couleur du soir ou du matin, Par les prés elle diminue, Et, s'eflaçant dans le lointain,

Derrière le saule incolore Ou le vert des grands peupliers, Elle montre une fois encore Ses caprices inoubliés.

LA CHANSON DU BON GITE

A ARMAND S I L V F. STRE

Je vois de ma chambre d'auberge Un matinal et gai tableau :

Les pêcheurs passent sur la berge Et les bateaux passent sur l'eau; Le peuplier tremble et s'agite.

— La belle chambre et le bon gîte !

Le lit a des rideaux en fleurs Et fait briller comme un parterre Des bouquets aux riches couleurs; Après une nuit salutaire, Je m'en vais ouvrir au soleil.

— O le bon lit, le bon réveil!

LES BERGES

Les écoiles, au jour peureuses, S'en vont touces du ciel charmant. C'est la saison des amoureuses.

Celle que j'étonne en l'aimant Rit de voir la Seine qui brille.

— Le beau matin, la belle fille!

A quelques pas de la maison Nous déjeunerons sous les saules, Les pieds mouillés par le gazon.

Dans les branches, sur nos épaules, Les abeilles feront leur miel.

— O le bon gîte et le beau ciel !

A U l'IL DE L'EAU.

LE PASSEUR

Au bord du fleuve, loin des foules, Entre des chênes et des pins, Il a quelques fruits et des poules Près de la cabane à lapins.

Il est, comme parfois nous sommes.

Sans grands besoins et sans grand fiel, Connaissant dès long-temps les hommes.

Les bêtes, la terre et le ciel.

IIclc des deux rives, il passe Des dames avec des messieurs;

LES BERGES

11 semble ne rien voir. — L'espace Est d'un azur délicieux.

Son front hâlé montre des rides Qu'ont faites le soleil et l'air, Et, philosophe aux bras solides, Il a le poil rude et l'œil clair.

Il prend le temps comme il arrive, Il est pêcheur et braconnier.

Quand le soir tombe, sur la rive Il dort, ou veille le dernier.

Ni famille, ni deuil, ni joie :

Nos soucis lui sont étrangers; A son cerveau le ciel envoie Quelques rêves comme aux h.:

Il vivra vieux : la Seine est douce..

Pendant que pâles nous songeons, Il mène sa barque et la p Kt n'a d'obstacle que les juncs.

A F. U G K N E MANUEL

Au pied des longs coteaux où sont des bois de chênes, Sous les yeux des maisons blanches aux volets verts, Les deux îles alors avaient de frais couverts, Et tentaient le marcheur, riantes et prochaines.

Et, de fait, on mettait une heure pour venir Vers la paix et l'abri de leurs rives charmantes ; Petites, sentant bon les fraises et les menthes, Les soirs un peu d'amour y pouvait bien tenir.

Puis ce furent la guerre et les rives laissées, Les grands arbres par terre afin qu'on pût mieux voir, Les oiseaux envolés qui chantaient jusqu'au soir, Les asiles meurtris et les ombres blessées.

LES BERGES

Maintenant c'est fini de souffrir : les oiseaux Sont revenus; Juillet propice les régale. Le chœur chante à travers la verdure inégale, Saules, peupliers fins, broussailles et roseaux.

Et l'autre chœur que font les amants recommence. Car rien ne rompt jamais la chaîne des baisers. Et l'on sent dans son cœur sur les espoirs brisés L'amour qui lève encore ainsi qu'une semence ;

Pendant que le bord rit son rire d'autrefois, Et que des hommes, nus seulement le dimanche, Sous le ciel indulgent flottent faisant la planche, Et que le bon soleil se couche dans les bois.

LA FETE

L-'était la fête au bord de l'eau

On auraic cru voir un tableau Où le mât d'un vaisseau rencontre Un ballon qui monte dans l'air, Et le train d'un chemin de fer Au-dessous d'un cadran de montre.

C'était encor plus complique :

De la rive qui sert de quai On voyait, faisant bon ménage, Des arbres, des chevaux de bois.

Des cors de chasse aux longs abois Et des canotiers à la nage.

LF.S B ERG 1 S.

Une débauche de plaisir!

L'espric hésitait à choisir Entre un bateau sur la rivière, L'hercule au biceps effrayant Ou les pauvres pitres ayant Un papillon sur le derrière.

(I iffle du mirliton!

Les jeunes filles du canton

Et 3 ans patrie!

Quand il fait beau, quand il t'aie I leu,

Quand on pourrait dormir un peu

Sur la berge verte et fleurie !

I ; ie mourut le couchant d'or Le vacarme crevait encor Les murs de planches et de t Piqués de verres de couleurs; Mais l'on ne vit pas les pâleurs Etincelantes des étoiles.

'.ne, est-ce que j'avais l'air De trouver que le piston clair Ne faisait pas bien son office?

Cela me semblait très-joli...

— Le programme presque remp'i, On tira le l'eu d'artifice.

La nuit venaic, il était tard.

Au fracas du dernier pétard, Parmi la lumière inégale Qui fait voir des bords fabuleux, Des peupliers rouges et bleus, Au gré des flammes de Bengale,

La lune dans le ciel d'été

Versa lentement sa clarté

Blanche et douce comme une amie.

Ce fut, après le bruit épais,

Un silence fin et la paix

De la belle rive endormie.

LES Bt:iu;i s.

A PIERRE F.12I.H

IN ou s fîmes, au printemps dernier, Un jour que nous étions à boire, Connaissance d'un marinier Qui nous raconta son histoire.

Il dit qu'il menait du charbon, Depuis dix ans, de la Belgique.

— Pour faire l'œil viril et bon, Le grand air du fleuve est magique.

L'ombre tombait du frais coteau...

Dans l'orgueil naïf de son àmc

Il nous parlait de son bateau,

Il voulait nous montrer sa femme.

L'un était un bateau ponté, Et l'autre une grosse Flamande, Tous deux luisants de propreté :

Ce qu'un cœur tranquille demande.

Sur le pont, par le ciel chauffé, Les yeux contents, l'âme légère, Nous bûmes d'excellent café Que nous versa la ménagère.

Le buffet fut ouvert pour nous...

Je voyais la table voisine, Le grand lit conjugal et doux Auprès du fourneau de cuisine.

Le soir mourait sur ce tableau.

— Un enfant à mine prospère , Vif et qui n'a pas peur de l'eau, Jouait sur les genoux du père...

Et je pensais : Ils sont heureux Et plus sages que nous ne sommés ; Le plus pur du ciel est pour eux, Loin des villes et loin des hommes.

LES B ERG ES.

II F. S II Y CRO

Avakt que tombe la fraîcheur, Allons dîner au Franc pêcheur } A Saint-Ouen, eu face de l'île.

Les amoureux ne sont pas seuls; On y mange sous les tilleuls, Mais beaucoup plus mal qu'a la ville.

Si ce n'est pas très-distingué, C'est bruyant, variable et gai, D'un goût aimable et peu sévère.

Les arbres ont des écrite i Et l'on voit passer les bateaux. Comme on dit, en vida:.:

La berge n'a pas de sentiers :

Il y fleurit des canotiers Dont parfois le geste inquiète, Quand ils portent leurs avirons.

Leurs chapeaux sont pointus et ronds, Avec les rebords d'une assiette.

Voici les jeux, voici surtout La bascule avec son haut bout D'où l'on découvre un point de vue, Et qui berce les cœurs épris, Et fait pousser de petits cris A la couturière ingénue.

Après le tir aux macarons, Sous les arbres nous dînerons, Et nous boirons avec nos reines Un vin atroce assurément, Sous les yeux du coteau charmant Mais redoutable de Suresnes.

Puis nous chanterons au dessert,

Et l'on dira de ce concert :

t C'est quelque noce de banlieue... •

Tandis que dans le soir d'été

Le cognac mettra la gaîté

De sa flamme tremblante et bleue.

LES BERGES

LA SEINE

A CAMILLE PELLETA)

La Seine qui. l'été, riait dans les roseaux, Sous la pluie a changé la couleur de ses eaux. Elle s'enfle et jaunie quand s'effeuillent les roses Ainsi l'hiver met fin à la douceur des choses. Les barques ne font plus légères, loin d'ici, De voyage à Cy chère aux saules de Croissy. Les hlas sont coupés; nous n'irons plus aux îles! Blonde gaicé de* ciels indulgents, tu t'exiles; Tu vas vers les midis que rien ne peut ternir. Et, prompte à nous quitter, tardes à revenir!

La rivière a monté rapide : elle charrie Avec les herbes d'eau des herbes de prairie.

Elle va déborder demain dans les lieux bas.

Le ciel garde le bord qui ne se défend pas!

Le marinier, voyant le flot d'un gris livide,

Amarre ses bateaux : le fleuve paraît vide.

Les Mouches cependant, dans ce triste décor,

Font d'Auteuil à Bercy leurs croisières encor.

Personne sur le pont; seul avec la rivière,

Le pilote, en caban, qui gouverne à l'arrière.

Un grand bateau de bains semble, le long du quai.

Un jouet qu'on démonte ou qui s'est détraqué.

Les ormes qui faisaient des bouquets de verdure

Subissent la saison inexorable et dure,

Et, rigides et froids, sur leurs branches de fer

Laissant tomber la rouille, ils frissonnent dans l'air

LES MIRAGES

Le soleil est couché; la lune Se levé comme un ostensoir, Et de la rivière on voit brune La rive où se pose le soir.

Un moment, la lumière insiste Aux lignes de chaque contour...

Passage hésitant, vague et triste Ce n'est point la nuit, ni le jour.

De l'eau s'élève une buée, Sur les saules et les roseaux I ment distribuée,

Et l'on n'entend plus les i

Comme les choses aperçues Quand on ferme à demi les yeux, On reconnaît les formes sues Parmi le gris silencieux.

Mais des visions nous abusent (La nuit, la Seine a ses terreurs), Et les brouillards légers s'amusent A faire de tout des erreurs.

Parfois le canot paraît fendre Un lac bordé de petits bois, Ou le fleuve semble s'étendre En deux ou trois bras à la fois.

Tout bouquet d'arbres fait presqu'île; Sous la paix d'un ciel azuré Le fleuve a beau couler tranquille, On ne se sent pas rassuré.

On dirait qu'un feu luit tout proche Sur le bord, qu'un jonc s'est brisé, Au moment même où l'on s'accroche Aux ronces du bord opposé.

Sous la lune on croit voir des fées, Comme près d'un fleuve allemand,

LES BERGES

Pâles, de nénuphars coiffées, Mener leur ronde vaguement;

Ou, dans des fuites saisissables, Ventres tendus, torses ployés, Parmi les herbes ec les sables Le roulis glauque des noyés.

Cette lumière de ténèbres Eclaire de froids rendez-vous; Ces mirages d'eau sont funèbres, Et provoquent les rêves fous.

Quand donc, pour chasser la démence Et les fantômes du sommeil, .Montera dans le ciel immense, Triomphalement, le soleil ?

A 1. 1: ON CLAD E

La Seine, la rivière aimable aux bleus décours,

Qui mène avec lenteur la grâce de son cours

Pour plaire et pour mieux rire à nos jolis villages,

A de mornes remous et n'a plus de sillages.

Soulevée et pareille aux grands fleuves méchants,

Elle a couvert au loin sur ses rives les champs.

C'est comme la colère étrange d'une amie :

La petite maison qui s'était endormie

A l'entendre chanter, charmante, tout l'été,

Se réveille surprise, et le flot irrité

Qui monte, la menace et l'entoure, lui semble

Railler d'abord; maisTarbre^encor sans feuilles tremble,

LIS R I RG I S.

Lt le vent qui remue ce qui jaunie les eaux

Penche les peupliers ainsi que des roseaux.

L'eau, grosse de la pluie et de l'hiver qui dure.

Leur monte jusqu'aux pieds, puis jusqu'à la ceinture.

Couvre les bords connus des îles, les sentiers

Où l'on allait cueillir les roses d'églantiers,

Puis la berge plus haute où sont les maisonnettes

Qu'habitent le travail et les loisirs honnêces.

Le ciel bas et depuis tant de jours pluvieux

Met sur l'eau des reflets durs qui blessent les yeux

Ou des lividités miroitantes d'ardoise;

Les jolis affluents : l'Yonne, la Marne, l'Oise,

Ces rivières qui sont le charme et le souci

Du rêveur, ont parfois leurs embûches aussi.

Ces flots gais et charmants, qui sont devenus graves.

R t obscurément de confuses épaves;

Leurs vagues tourbillons doivent cacher des morts:

Car si l'on peut dompter la flamme, quels efforts,

Quelle ruse pourraient lasser la fuite immense

Du fleuve qui, la nuit, déchaîne sa démence?

I ateliers atteints par l'eau ne fument plus.

Le chômage soudain rend les bras superflus.

Apportant la misère au logis qui s'effraie.

Quand baissera le fleuve, au-dessus de la haie

Les jardins seront verts, mais non pas la moisson;

La semence a péri, que gardait la saison,

Corrompue, entraînée, hélas! avec la terre.

Lorsque l'été viendra, tranquille et salutaire, Notre belle campagne où luiront moins de fleurs, Faite pour le sourire, aura connu les pleurs.

EN BATEAU

Eï^ TlzATEzAV

LE MATIN

L'l'té, quand l*eau, couleur de ciel, Baigne les fleurs pleines de miel, Blanches, roses, rouges et bleue^ Tout près du hêtre et du boulea i, Laissez aller au fil de l'eau Votre canot, une ou deux lieues.

Parmi les saules familiers Voici que les hauts peupliers

Défilent, tenanc droic leurs branches.

— Quels gais sorciers que ces baceaux Menant à rebours les coteaux Et les petites maisons blanches!

Vers les nénuphars et les joncs Les flèches d'eau font des plongeons D'où s'envolent les demoiselles.

Aux bords, la ronce, l'églantier, L'herbe épaisse plein le sentier, Des lueurs vagues et des ailes.

Le fleuve est de cristal changeant, Les ablettes sont en argent...

Les voix n'arrivent qu'éloignées.

L'eau, dans l'éclat du jour vermeil, Se fronce en des ronds de soleil Sous les pattes des araignées.

Un immobile mouvement

Déroule ainsi le bord charmant.

Je vois, frôlé du vol des merles,

Sur la pente des verts tapis,

Le soleil changer en rubis

Les gouttes d'eau qui sont des perles.

A N D R I GILL

lot'T près de la ville laissée, Gais, mais cachant une pensée, Je connais des coins de tableau, Des chemins perdus, des asiles, Et, baigneuses fraîches, des îles Sortant, comme un rêve, de l'eau.

Les heures du soir sont sereines...

Meudon, Sèvres, Saint-Cloud, Suresnes Passent : c'est bleu, net et charmant.

Sur des ponts, des locomotives

Traînent des voitures plaintives Qui geignent dans l'éloignement.

Peintes aux murs blancs des auberges, Les fritures sur les deux berges, Les chalets couleur d'acajou 5 L'allongement nu des fabriques.

La petite maison de briques, Fine et frêle comme un joujou.

Et sur le ciel sans alouettes, O merveille ! les silhouettes D'un roseau triste et d'un pêcheur A la ligne, figure étrange, Qui tient de la bête et de l'ange Et sur qui tombe la fraîcheur!

Sous les tonnelles allumées Des éclats vagues, des fumées...

Ou bien un couple d'amoureux, Baissant la voix, baissant la tête, Et sans autre signe de fêce Que l'aspect grave des heureux !

O beau fleuve ami, toute joie Vient à tes bords, et si l'on noie

En tes ondes quelques douleurs, C'est triste : ce n'est pas ta faute!

Tes rives pleines d'herbe haute Ont des sourires et des fleurs.

LA NUIT

A RAOUL Cl N ESTE

v_y était sur la Seine, à minuic, Le soir d'un dimanche de fête :

Et Bougival faisait un bruit Qui nous cassait un peu la tête.

Deux orchestres, l'un à mi-voix, L'autre en reprises plus vibrantes, Jouaient deux danses à la fois Sur des mesures

différentes.

Les jupes blanches frissonnaient Dans ce décor pourtant agreste, Et les chevaux de bois tournaient En musique comme le reste.

EN BATEAU

Indulgente, pleine de fleurs, La nuit, sans en être plus fière, Mêlait les verres de couleurs Aux étoiles dans la rivière;

Et l'on eût dit, en vérité, A voir ce spectacle mobile, L'n songe d'une nuit d'été Chatoyant et rose, à Mabille.

Double fête, double tableau!

Clameur ici, là-bas silence, Et l'obscure fraîcheur de l'eau Sous le bateau qui .se balance;

Les hauts peupliers sur les bords Dressant leur tête taciturne, Et n'écoutant que les accords De la grande rumeur nocturne!

Quand pâlirent les lampions Et les lampes, une par une, Les flots menus que nous coupions Redevinrent tout blancs de lune.

Et le subie apaisement

Nous laissa voir pur et sans voiles

Le magnifique firmament

Où brillaient toutes les étoiles.

LA FORET

Œikm^^mzm

LcA FO%ÊT

DESSOUS DE ROIS

L'ombre bleuâtre et claire au milieu des allées. Comme un long voile plein de taches é codées, Cache à peine la terre et floue avec douceur; Le soleil, en rayant la légère épaisseur, Forme des réseaux d'or où palpitent mes rêves. Les frênes, aux bourgeons rouges du sang des sèves, Frissonnent. Les bouleaux, à leur feuillage blanc Prenant la brise, en font un murmure tremblant Que le buisson répète au brin d'herbe qui rampe. Comme des doigts devant la flamme d'une lampe. Les rameaux délicats tendus vers le soleil

Laissent filtrer l'éclat du jour tendre et vermeil.

L'air lascif est chargé de poussières errantes.

Les pommiers, bouquets blancs d'étoiles odorantes,

Que le printemps attache à son corsage vert,

A travers Féclaircie ardente du couvert,

Derrière les troncs fins et les branches mal closes,

Luisent, dans les vergers, auprès des maisons roses.

Calmes, faisant un fond délicat au tableau,

Transparaissent plus loin le ciel, la terre, l'eau :

Car le fleuve déroule au pied des bois tranquilles

Ses anneaux lumineux et longs entre les îles

Et semble, au dernier plan, un mince serpent d'or.

Une vapeur de nacre, où blanchissent encor

Les fleurs peintes d'hier, déjà presque séchées,

Qu'Avril de ses pinceaux riants avait touchées,

Semble continuer la pente du chemin;

Et, d'une lieue, on croit toucher avec la main.

Modelant l'horizon sur les collines blondes,

Le velours ondoyant des verdures profondes.

LA IORKT

A L 1. ON DIERX

A travers la force au souffle immense et doux, Les chênes, nés des flancs de la terre avant nous, \ : hauts que les pins, plus nobles que les hêtres. Mènent en vétérans la troupe des ancêtres. Si leur force des ans souffre quelques affronts, La foudre seule a fait les rides de leurs fronts, Et, pour les jours troublés de pluie ou de tempête. Ils ont les mois d'azur et d'été sur leur tête. L'hiver même sur eux verse quelque douceur. Ils évoquent la paix, non le rêve ohsesseur. Au-devant du soleil leurs branches élancées Laissent tomber le rhythme et les fortes pen - Et c'est comme un poème admirable et vivant,

Qui luit dans l'air, ou chance et pleure dans le vent. Ils ne sont pas jaloux ni malfaisants, mais l'ombre Qui descend de leur faîte auguste est toujours sombre; Ce qui n'est que chétif et bas y doit mourir. Ils ne défendent pas aux ronces de fleurir; Qu'elles aillent plus loin se mêler aux fougères ! Leurs durs rameaux font peur aux ailes passagères; Et pourtant on peut voir, comme un rayon léger, Aux fentes de Técorce énorme voltiger, Oublieux de la haie et de la fleur prochaine, Un papillon charmant, le papillon du chêne. Sous un regard du ciel, au souffle de l'été, Cet éclair va baiser cette sérénité :

Tel, malgré lapreté des âmes solitaires, Un sourire flottant sur des lèvres austères.

LA lORKT.

LA MARE

A CEORCKj L A F I- N F. « T R F.

1res des chênes profonds de la grande forée, Au décour du chemin, une mare apparaît. Sous les lentilles d'eau qui la font toute verte, Elle est au flanc du sol comme une plaie ouverte. Ni ronces sur ses bords, ni touffes de roseaux. Nul rayon ne sourit à l'horreur de ses eaux. Dont s'ouvre vers le ciel le vague orbite morne. La tristesse des yeux éteints n\i pas de borne, Et rien n'est plus poignant que cette eau sans regard. Un oiseau four-voyé, volant là par hasard, Retourne vers l'azur et la forêt énorme. — On ne voit pas d'où vient la source qui la forme, Ni par où l'eau s'écoule, ou comment le niveau

Reçoit, sans êcre enfle, chaque orage nouveau.

Cependant à sonder cette eau l'esprit insiste,

Parce qu'elle est profonde et parce qu'elle est triste.

On ne peut contempler toujours les gais tableaux,

Les roses, ni l'argent des feuilles des bouleaux.

La nature, qui sait à toute heure sourire,

Quelquefois à côté du mieux place le pire,

Afin que l'homme pense au milieu des grands bois.

— La mare, où ne peut boire une bête aux abois,

A de l'eau sans clarté, de la fraîcheur sans ombre.

Son sein comme un tombeau béant est toujours sombre,

Et sur l'herbe d'été passe un frisson d'hiver.

Le bois n'a plus d'esprits qui le hantent, ni l'air

Les blanches visions de verveines coiffées.

Le rêve ne va plus à la danse des fées.

Là vit l'amas confus des germes malfaisants :

Et l'on songe à ces vils crimes de paysans,

Aux cadavres sans nom faits par des mains avares.

Et jetés en haillons sanglant-; dans l'eau des mares.

LA FORET

« I rends garde à ccchemin pierreux, prends garde aux roches.

C'est ainsi que, suivant les routes les plus proches.

Je veillais sur ta marche et je guidais tes pas.

Tu riais de l'obstacle et tu ne bronchais pas.

Les bouleaux frissonnants chantaient leur long cantique:

On entendait se taire au loin la terre antique,

Et la grande forêt, vibrant au moindre bruit,

Claire, faisait penser aux choses de la nuit.

Les bruyères en fleur semblaient un manteau rose.

Et les rochers géants où le lézard se pose,

Pareils aux animaux antédiluviens

Epouvantaient très-peu tes yeux parisiens.

On eût dit, à te voir souriante et si fine,

Au milieu du chaos farouche une aubépine.

Les grands chênes, vois-tu, sont comme des aïeux.

Rien que leur front soit morne, et bien qu'ils soient très-vieux

Ils entendent. Il faut respecter leur silence.

Leur tête que la brise incessante balance

Est sévère et fait peur aux tout petits oiseaux;

Mais le soleil nous guette et tend ses blonds réseaux

Dans les feuilles. L'odeur du genévrier sombre

Nous conseille l'ivresse et nous invite à l'ombre.

Assieds-toi; demeurons ensemble à regarder

Les hêtres au tronc fort que rien ne peut rider,

Ou l'insecte qui monte aux crosses des fougères.

Tes paroles auraient des grâces trop légères.

Ne parlons pas; laissons ainsi tomber le jour

Dans ce temple superbe, indulgent pour l'amour.

LA FORET

LA LISIERE DE LA FOR HT

IVliDi. l'été. L'oiseau sans voix, Un ciel de feu, pas une haleine.

— J'osai préférer aux grands bois La ligne droite de la plaine.

Nous allions... on eût dit la mer, Mais une mer propice et bonne, De qui le sein n'esc pas amer Et qui n'est rude pour personne ;

Calme et belle de la beauté Des moissons larges et profondes, La mer blonde des champs, l'été, Immobile et comme sans ondes.

L'ardent baiser de messidor Brûlait le sol couvert de rides, Sans remuer l'océan d'or Des blés épais, droits et torrides.

Du milieu des champs que suivait Notre regard tendu sans terme.

Comme une voile se levait La forme blanche d'une ferme;

Les buissons faisaient les agrès, Le mât était le tronc d'un hêtre Qui se profilait à grands traits.

Haut et facile à reconnaître.

Une bonne odeur de pain blanc.

Au lieu de l'acre odeur marine.

Comme un arôme somnolent Montait caresser la narine.

La côte c'était la foret.

Qui prolongeait en masses noires.

Sous qui le détail disparaît.

La verdure des promontoires;

LA FORET

Et sous la lumière de feu Je retrouvais dans mes pensées.

Vers un lointain tranquille et bleu.

Des souvenirs de traversées.

LES HORIZONS AIMÉS

LES HOT^IZOV^S cAimÉS

CHANSON POUR LAURE

Don; jour, Avril! bonjour, soleil!

Mon cœur est ivre du réveil.

Les fleurs éclatent dans les branches.

-- Les collines sont toutes blanches.

J'ai dit à Laure : i Tu viendras...

Je ne puis faire qu'à ton bras La promenade des dimanches. • — Les collines sont toutes blanches.

Nous sommes allés près de l'eau.

Où passent dans un gai tableau

Les barques près des bains en planches.

— Les collines sont toutes blanches.

Elle me dit : « Je reviendrai. >

L'air vif avait un peu marbré

Son bras fin vers le bout des manches.

— Les collines sont toutes blanches.

Elle est partie on ne sait où.

J'en suis encore comme un fou.

Pourtant ses lèvres étaient franches!

— Les collines sont toutes blanches.

LES FLEURS DE POMMIER

.Les champs sont comme des damiers Teintés partout du blé qui lève.

Avril a mis sur les pommiers Sa broderie exquise et brève.

Avant que les soleils brutaux

Aient fait jaunir l'herbe et la branche,

C'est la gloire de nos coteaux

I > cette couronne blanche.

NI ' ré les feuillages légers,

Les jardins sont tout nus encore.

Mais les fleurs couvrent les vergers Qui rayonnent comme une aurore.

La campagne gaie esc vraimenc Belle et divinement coiffée ;

Les pommiers ont un air charmant Avec leur tête ébouriffée.

Une étoile blanche est leur fleur Qu'Avril peut brûler d'une haleine.

Le Chinois en peint la pâleur Sur les tasses de porcelaine.

Elle n'a pas d'odeur; elle est Délicate, charnue et grasse ; Blanche et mate comme le lait, Aussi légère que la grâce.

Elle semble s'enorgueillir Du fragile trésor du germe.

Il faut la voir sans la cueillir A cause du fruit qu'elle enferme.

Cependant, sur le front aimé Qui s'éclaire de l'embellie, Pas une seule fleur de mai N'est, à vrai dire, aussi jolie.

LES HORIZONS AIMES

J'ai là, tout au fond de mon cœur.

Un souvenir de matinée :

Des fleurs prises d'un doigt moqueur...

Mais je ne sais plus quelle année!

A JOSE MARIA DE HERBDIA

Avril rend au ciel froid le regard du soleil. L'air, comme un vin nouveau, vous invice et vous grise; La colline frissonne et s'éveille surprise De voir ses flancs vécus d'un velours sans pareil.

Les fleurs brodent d'argent la dentelle des branches, Et les pommiers épris de la jeune clarté, Comme blanchit le champ profond des nuits d'été, Font un sillon lacté de leurs étoiles blanches.

Le pinson remercie Avril d'une chanson : Il dit que c'est fini d'avoir faim et froidure, Qu'il n'est plus dans la peine, et qu'au fond cela dure Le temps qu'avril remette une robe au buisson.

Le jour s'éteint moins vite, ec la brise plus saine Baise au fronc les jardins donc la molle épaisseur Rougit, blanchie, s'égaie : une vague douceur Court le long du coteau qui penche vers la Seine.

La petite maison ouvre ses volets verts; Elle rit à mi-côte : et, plus bas, sur la berge, Se coiffant de fumée aux fins rubans, l'auberge Comme une fille met son bonnet de travers.

LES SENTIERS

Les sentiers sont d'humbles chemins, D'une ligne mal accusée, Où les amants, joignant leurs mains.

Se parlent bas, dans la rosée.

Les sentiers des prés, découverts Et n'ayant pas l'abri des branches, Sont les plus frais et les plus verts, Malgré leurs marguerites blanches.

Ceux des bois n'ont pas de bleuets ; Et la montée est parfois dure

LKS HORIZONS AIM ES

Sous les chênes hauts et muets.

Mais ils embaument la verdure.

Ceux qui suivent le bord de l'eau, Toujours mouillés, pleins d'odeurs vives. Déroulent aux yeux le tableau Du fleuve charmant et des rives.

Dans une gamme de couleurs Différente, chacun m'agrée; Et parmi les petites fleurs Ils ont chacun leur préférée.

Aux prés le bleuet bleuira, La véronique sous les chênes; L'odeur des menthes vous dira Que les rivières sont prochaines.

Sentiers des prés, sentiers charmants, Senciers des forêts et des berges, Obstacle et peine par moments, O frêles routes presque vierges!

Où menez-vous^ On ne sait pas, Routes frêles à peine ouvertes!...

Aussi loin que s'en vont les pas.

Vers l'infini des branches vertes.

LES COLLINES

A PAUL ARKNE

1^/uand je monte vers la barrière, En laissant la ville en arrière; Quand la rue est près de finir, Un mirage, un décor, un rêve, Au bout de mon chemin se lève :

Voyez les collines bleuir !

Je vous connais : vous êtes Sèvres ; Vous avez des noms doux aux lèvres Et des sourires tentateurs.

Vous êtes Meudon, vous, Asnières, Et vous faites bien des manières Pour de si petites hauteurs.

C'est que vous êtes les collines Chères, profondes et câlines, Honneur charmant de notre été, Et que vous êtes très-jolies Dans vos fines mélancolies Et vos caprices de gaieté.

C'est, lorsque Mai verdit les branches, Que vous nous donnez, les dimanches, A pleins rayons votre soleil, L'ombre qui tombe de vos chênes, Et, tout près des sources prochaines, Une heure d'aise et de sommeil.

Vos clairières et vos futaies, Les ronces mêmes de vos haies, Tous vos sentiers, je les connais ; Car rien de vous ne m'est farouche, Et j'ai baisé plus d'une bouche Dans les fleurs d'or de vos genêts.

Blondes collines apparues Vers la banlieue, en haut des rues, Clamart ou bien Montmorency, Votre grâce est partout la même; Mais entre toutes je vous aime, O montagnes en raccourci!

REVEIL

Avril revient. Salut à son jeune réveil! Les paupières du ciel se rouvrent, longtemps closes, Et les fleurs de pêcher, comme des lèvres roses, Se tendent au baiser de flamme du soleil.

La colline s'émeut du renouveau vermeil Et, douce, elle sourit de la douceur des choses, Voyant avec le froid fuir les brouillards moroses Ft les bois composer un bouquet sans pareil.

LKS HORIZONS A 1 M I S.

. ni, La colline esc une jeune fille : Un léger vècement d'émcraude l'habille, Le plus fin qu'elle puisse avoir, et le premier.

Pour chevelure elle a le vert frisson des branches. Pour souffle le parfum des aubépines blanches F.t porte à son corsage une fleur de pommier.

LES TRAINS DU DIMANCHE

Le dimanche banal est cher

Aux Parisiens privés d'air.

Ils se bousculent dans les gares,

Épanouis visiblement

Et possédant ce don charmant

De se plaire dans les bagarres.

Ils sont libres pour tout un jour ' « Deux places, aller et retour, Pour Ville-d'Avray, pour Nanterre!.

Les p »rces roulent sur leurs gonds; On cherche en vain dans les wagons Un compartiment solitaire.

LES HORIZONS AI. M M S

Le long des petits escaliers Qui leur sont pourtant familiers, Les dames montrent leurs bottines.

Comme il arrive sur les ponts, Et tapotent sur leurs jupons, Impatientes et mutines.

Des visages laids mais heureux, Des cocottes, des amoureux, Des gens qui sont dans le commerce Et vont dîner sur le gazon, Bravant le feu de l'horizon Ou la menace d'une averse.

Devant les bourgeois solennels On s'embrasse sous les tunnels; On sonne du cor. ou Ton chante Dans une vapeur de tabac Des ritournelles d'Oft'enbach Ou quelque musique approchante.

Et la cohue en revenant!

Tapageuse, moite, tenant A peine dans la salle en planches.

L'air satisfait mais éreinté, Fleurs à la main, habit quitte, Chapeaux de paille, robe

Jeunesse, printemps envolés, Beaux dimanches bariolés, Départs joyeux, routes heureuses Dans les lilas ou les roseaux, Ciel d'Asnières dont les oiseaux Sont nos petites amoureuses ;

Grâce facile de l'entrain, Cris sauvages du dernier train.

Retours sur les impériales, Demeurez dans le souvenir, Comme un air bon à retenir Malgré des notes triviales!

LES HORIZONS AIMES

LES AUBEPINES

AsrONY VALABRÈCUE

Aimez -vous la pâleur des arbustes de France ?

— Les lauriers étages aux coteaux de Florence,

Les myrtes, l'aloès au calice de feu,

ISTe font pas oublier la fleur qui dure peu ,

L'aubépine pareille à des nappes brodées

Dont au premier ciel bleu nos routes sont bordées.

Il semble que ce soit de la neige; on dirait,

Dans l'air déjà plus tiède où le printemps paraît.

Des étoiles d'argent que le regard demande

Ou des lèvres soufflant une haleine d'amande.

Un s >ii\ dans le chemin qui pa J'aspirais ce parfum cher et léger. Des \

Des souffles me versaient une extase oubliée. La jeune terre était comme une mariée Portant à sa ceinture un gros bouquet de fleurs, Et la lune mettait sur son front des pâleurs. L'âme des forêts pense et n'est pas taciturne ; Les rossignols riaient de la terreur nocturne Et, défendus par l'ombre et se gardant du jour, Envoyaient aux échos de longs trilles d'amour.

LES HORIZONS AIMES

UN CLAIR DE LUNE

A CHAULE

Les ciels de France sont charmants Et bleus comme des yeux de femme.

Propices, tendres et cléments :

Ni trop d'azur, ni trop de flamme.

Le clair de lune ne vaut pas Le jour quand le soleil se lève ; L'un parle haut et l'autre bas; L'un dit : action ; l'autre : rêve.

Cependant les doux soirs d'été, Dans leur forme plus incertaine, Ont des finesses de beauté Comme une musique lointaine;

Et si vous êces en bateau, Suivant le fleuve, près des îles, Vous verrez le prochain coteau.

Dont vos yeux savent les asiles.

Fuir dans la nacre des vapeurs ; Vous percerez les ombres claires, Les reflets pâles et trompeurs Des fantômes crépusculaires;

Saint-Cloud semblera s'allonger Sur sa belle rive amoureuse, Au concert pur, vague et léger Que donne la saison heureuse

LES HORIZONS AI MES

A MAURICE

JVIign-onne, voici les lilas.

Le ciel n'a pas encore , hélas ! L'essor de touce sa lumière.

Mais il verse un charme subcil :

Allons cueillir la fleur d'avril, La plus jolie et la première.

A peine plus hauts que le mur, Gais et curieux de l'azur, Vois les lilas lever la tête.

Éclos d'un souffle, durant peu, Ils offrent au ciel déjà bleu Leurs corolles comme une fête.

Co AU FIL DE L'EAU.

Tu te hausseras pour mieux voir ; Tu diras : « Je veux en avoir, i Tes pecics doigts cherchant querelle A la branche qui ne vient pas, Ce seront d'épiques combats A la pointe de ton ombrelle.

A tous versant leurs frais parfums,

Les lilas sont aussi communs

Que le sont les plus douces choses.

Chaque sentier nous en fait don,

Et les collines de Meudon

En sont, quinze jours, toutes roses.

Pour le bonheur des citadins Ils embellissent les jardins De leurs grappes droites et gaies.

Avant la fleur de l'églantier Brodant la marge du sentier, Les lilas montent dans les haies.

Dimanche soir nous reviendrons Par le chemin des liserons Où la lune à terre étincelle, Rapportant comme les bourgeois De gros bouquets de fleurs des bois, Fendus au bout d'une ficelle.

L ES HORIZONS AIMES

Les lilas viennent de s'ouvrir, Pour vivre à peine et défleurir Jusqu'à ce qu'un avril renaisse.

Au parfum des lilas je veux Mêler l'odeur de tes cheveux Et la douceur de ta jeunesse.

CHANSON

Mon cœur est un sentier, pareil Aux sentiers frais parmi les branches, Rayé par l'ombre et le soleil Et plein d'ailes vertes ou blanches.

Avec de délicats frissons Bien des femmes y sont passées, Fermant l'oreille à mes chansons, Cueillant la fleur de mes pensées.

Les plus blanches ayant vraiment L'âme végétale des plantes, S'arrêtaient à voir un moment Et puis passaient, belles et lentes.

LES HORIZONS Al Ml. h

Quelques-unes ne pensant pas Qu'une autre route fut meilleure, Suspendaient, rêveuses, leurs pas, Et n'avaient plus souci de l'heure.

Ces rayons roses ont tourne...

Ainsi le gai matin s'envole.

Le sentier est abandonné Et s'efface sous l'herbe folle.

A JULES

A in' si qu'un beau regard sied à de frais visages, Les étangs sont les yeux de nos blonds paysages. Ce qui fait leur couleur diverse, c'est le ciel; Dar.s la verte saison où la ronce a du miel, Devant cette eau si calme au creux du val laissée, On arrête à la fois sa marche et sa pensée. Leurs franges de roseaux ressemblent à des cils. Quand se sont-ils ouverts? quand se fermeront-ils? Qu'ils luisent! Que la main du paysan avide Ne sJme pas le blé dans leur orbite vide!

Il en esc, à deux pas, de si clairs, de si doux

Qu'Horace pour Tibur en eut été jaloux.

L'un est presque ignoré, mais l'autre a sur ses rives

Un joyeux cabaret sonore de convives.

Tous onc le bois charmant pour cadre, avec les fleurs.

Les bouleaux reflétés y plongent leurs pâleurs,

Et le ciel, à l'envers au fond de l'eau, se raie

Des grands joncs et des brins rouges de l'oseraie.

Le s 'leil, d'un pinceau magique, met du fard

Aux roses sans éclat du pâle nénuphar.

La menthe au goût poivré dans les bruyères fauves

Rit à la violette indécise des mauves;

Aux points plus froids, où l'œil devine le frisson
Des sources, se répand et flotte le cresson.
Au frais des hauts genêts les mousses sont blotties ;
Pour défense elles ont l'aiguille des orties,
Et saponaires, thyms, lavandes, bouillons-blancs,
Mêlent, bouquet léger, leurs calices tremblants.
Sur l'étang immobile ou que ride la brise
La poule d'eau peureuse et la sarcelle grise
Frôlent d'un pied palmé les anguilles d'argent.
Le martin-pêcheur vert luit et file en plongeant.
A cette eau sans courant, dont l'air plisse la moire,
Les merles, comme au long des ruisseaux, viennent boire.
Près d'un papillon ivre et de lumière épris
La libellule vibre aux flammes des iris.
L'eau se fronce au patin des grandes araignées ;
L'obscur fourmillement des bêtes dédaignées,
Des larves et des vers dont les autres ont faim.
Agite le secret du sable jaune et fin,
Et des joncs, où la vase a déposé ses rouilles,
Un bond part, et l'étang cliquette de grenouilles.

Le bleu regard de l'eau m'a charmé tout le jour. Quand le soir indécis vient du ciel à son tour, Tout s'efface; les voix se taisent une à une, Et, bien que l'étang brille encore au clair de lune. La couleur disparaît dans l'ombre avec le bruit : La vie expire ou dort aux lèvres de la nuit.

HT

LES HORIZONS AIMES. 87

SIESTE

. I P H O N S F. Il 1 :

Au soleil, à midi, l'été,

Je me coucherai dans la plaine, Tendant mon âme à la beauté Afin qu'elle en soit toute pleine.

La terre a, quand vient la moisson, La chevelure d'une blonde ; J'en veux sentir dans un frisson La caresse molle et profonde.

Elle se coiffe de bleuets ;

Un peu de brise qui les touche

Semble, à courber leurs brins fluets, L'haleine pure d'une bouche.

Les yeux vaguement assoupis, A mon rêve me sentant vivre, Parmi les ondes des épis Je me roulerai pour être ivre.

Tous les grillons feront un chœur Qui monte, tombe et recommence.

Une flamme jusqu'à mon cœur Jaillira de la vie immense,

Et je boirai l'azur léger

Comme un lézard parmi les pierres,

Ecoutant les épis bouger

Et levant au ciel mes paupières.

LES HORIZONS AIMKS.

FAUX DEPART

JV1 a mignonne, ô mon cher souci !

Allons-nous-en bien loin d'ici, Bien plus loin que l'île d'Asnières, Où, dédaigneuses de s'asseoir Dans l'herbe, pour rêver, le soir, Les cocottes font des manières.

Ton caprice vaut des raisons :

Il fait luire les horizons A la distance de cent lieues. Viens dans la bonne odeur des pins; Ils sont toujours verts, ils sont peints Sur les grandes montagnes bleues,

Nous n'irons pas où chacun va; Tout ce que ton désir rêva C'est la pente proche ou lointaine, Où, sur le vieux banc d'un chalet.

On a des fraises et du lait Avec le glacier pour fontaine.

Et puis, claires de toutes parts.

Les cloches des troupeaux épars.

Le tonnerre des avalanches; Les bonnes vaches qui font peur, L'aube de nacre, ou la vapeur Nocturne au front des neiges blanches.

Nous reviendrons pourtant, vois-tu;

L'Oberland a cette vertu

De faire regretter les roses ;

Et nous aimons pour nos amours

Les longs hivers et les retours

Des avrils frêles et moroses.

LES HORIZONS Al MIS.

ROUGI VAL

Dorai val, cirque de coteaux Où pose un léger ciel de France, Avec ton fleuve, tes bateaux.

Et le bain froid en espérance,

Que le jour soit gai, qu'il soit gris. Je t'aime, frais ou plein de flammes Car la campagne de Paris, Frêle et fine comme ses femmes.

A, selon l'heure et la saison, Des parures de fantaisie, Où chaque chose a sa raison D'avoir été mise et choisie :

Tel un sein à peine couvert Sous des frissons de mousselines ; Telle, en son cadre jaune et vert, La grâce exquise des collines.

Je t'ai découvert un matin; Il faisait bleu, limpide et rose; L'air était clair jusqu'au lointain; C'était la paix sur toute chose ;

C'étaient des vols de papillons, Les fleurs des mûres toutes blanches, Des coups d'ailes dans des rayons, L'odeur de l'eau mêlée aux branches..

Cette grande île de Croissy Est belle parmi les plus belles :

Les amoureux viennent ici Eparpiller leurs ribambelles.

Le dôme propice et charmant Des grandes verdures profondes

LES HORIZONS AIMES

Verse son ombre sagemenc

Sur les brunes et sur les blondes.

O les coteaux couleur d'été, Les parfums vagues de fritures.

Le ciel qui rit avec bonté, Et les petites créatures!

J E voudrais passer un été A Bougival à voir la Seine.

C'est un coin de terre enchanté, Non sans un peu de mise en scène.

Pour être libre jusqu'au bout Je me logerais à l'auberge; Et je ne ferais rieu du tout Que me promener sur la berge.

Je me réveillerais matin,

Presque en même temps que les poule.*

LES HO RI /OS S A l.M KS.

Laissanc s'agiter au loincain Les Grenouillères ec les foules.

J'irais du côté de Marly Qui vie des splendeurs anciennes; Rien au monde n'est plus joli Que les coteaux de Louveciennes;

Ou bien dans l'île de Croissy, Parmi les roseaux et les branches, Car elle est adorable aussi, Sauf l'invasion des dimanches.

Ce serait la saison d'aimer :

J'aimerais le soleil superbe.

Et je ne pourrais pas former

D'à itre vœu que d'être dans l'herbe.

Tranquille et sage, point jaloux D'une occupation plus digne, J'aurais un cœur naïf et doux.

Un cœur de pêcheur à la ligne.

Sous un hêtre ou sous un bouleau, Au bois OU près de la rivière, Je verrais la fuite de l'eau Ou la fiùte de la lumière :

Ec je reviendrais à Paris Libre d'esprit, brun de visage, Pour voir bleu quand il ferai: gris, En évoquanc ce paysage.

LES HORIZONS AIMES

LA TERRASSE DE SAINT-GERMAIN

A THÉODORE MAURF.R

Iarce qu'un plan, bleu, vert et noir,

Etale, mais ne fait pas voir

La campagne maigre ou touffue,

Les arbres, les champs, les maisons,

Je n'aime pas les horizons

Qu'on appelle des points de vue.

Pourtant, par un tranquille azur D'arrière-saison, pâle et pur, Sous un léger ciel de Septembre, Où le soleil, brillant tout bas, Tiède, conseille quelques pas Aux malades, hors de la chambre;

Le dimanche, parmi les rangs De chaises, les groupes errants, Dans la fouie vive ou dormante, La terrasse de Saint-Germain, Où le vent fraîchira demain, Est mouvementée et charmante.

Au pied des bois et des coteaux.

La Seine, presque sans bateaux, Des sentiers creux que l'eau ravine, Le cône du Mont-Valérien, Paris, dont on n'aperçoit rien Que Montmartre, mais qu'on devine.

Quand les horizons sont Paris, Ils peuvent être froids et gris, On sent au loin une âme immense ; Et si l'on voit la ville un peu, Le soir, une aurore de feu S'allume, quand la nuit commence.

Malgré le canon allemand, Aucun malheur n'a pu vraiment Entamer la cité profonde.

Qu'importe le hasard vainqueur?

C'est toujours au feu de son cœur Que se réchauffera le monde!

LES HORIZON S AI.MKS

LA FERME DEPINAY

J\ u bord de la Seine, à deux pas Des noirs logis qui sont les nôtres, La ferme d'Épinay n'est pas Une ferme comme les autres.

Si l'on trouve étroit son verger, Elle a, voisine de la berge, Pour nous verser son vin léger, Des servantes, comme une auberge.

Émergeant des feuillages clairs Qui se reflètent dans l'eau bleue.

Elle est charmante, elle a des airs I I anne de banlieue.

On irait loin, s'il le fallait,

Faire de moindres découvertes.

A quatre heures on boit du lait Qui mousse, sur les tables vertes.

Sous le soleil hospitalier Le bruit des canards et des poules Est un bruit simple et familier Et qui vaut bien celui des foules.

Les tonnelles ont de l'esprit, Les lilas ne sont pas sévères ; C'est le printemps, un baiser rit, Et l'on entend tinter les verres.

Un banc de bois mieux qu'un fauteuil Convie aux belles faims rustiques, Et la piquette d'Argenteuil Est bonne, sans vertus

antiques.

O le loisir rose et vermeil !

L'âme indulgente à la matière, Une friture, le soleil Et la fraîcheur de la rivière!

Un jour j'ai suivi ce chemin Sans en chercher la fantaisie.

Ainsi l'on trouve sous sa main La chose qu'on aurait choisie.

LES H OH IZON S A I M ES

Pour guide avais-je la c: .

Que chance Paris le dimanche.

L'odeur de l'herbe ec du buisson Ou l'étreinte de sa main blanche?

A EMMANUEL DES T. S S A R T S

i\ mi-côce, appuyée au Mont-Valérien,

La pecite maison très-simple, où l'on est bien,

Ouvre comme des yeux ses fenêtres tranquilles

Vers la Seine et la plus inquiète des villes

Qui, changeante suivant le temps ou la saison,

Illumine, bleuâtre ou blanche, l'horizon.

Entre tant de villas de tournure plus riche,

Ce domaine d'un sage avec des coins en friche,

Ses touffes d'ébéniers, ses lilas en bouquets,

Ses deux chèvres tournant autour de leurs piquets.

Sa grande allée unique et mal entretenue

Où la seule amitié souriante est venue,

Son aspect paysan et nullement bourgeois,

Son air calme et rêveur et tourné vers les bois,

LKS HORIZONS A I M ES.

Sa bonhomie enfin aimable ec sans contrainte

Me plaît. C'est qu'un artiste a mis là son empreinte :

L grand tigre sculpté donnant à ses petits

Un oiseau, proie égale à leurs forts appétits.

Dans l'entourage étroit des buissons et de l'herbe

Le regard voit soudain surgir l'élan superbe

De ce groupe, et l'horreur des vieux plâtres connus,

La blancheur anémique et fade des Vénus

Cachant leur nudité d'un geste ridicule

Sous un mince jet d'eau qui pleure au crépuscule.

Disparaît. Est-ce là le logis du sculpteur?

Je ne sais- mais ce mot tracé sur la hauteur

Dans un langage clair veut dire : poésie ;

Et les voisins, les gros chalets sans fantaisie

Regardent, justement choqués de ce blason,

Le colosse gardant la petite maison.

io4 AU FIL DE L'EAU.

A JEAN AICARD

.Les pauvres bêtes du bon Dieu IN 'ont pas de grain, n'ont pas de feu. Il fait du vent et de la pluie.

Elles ont froid, elles ont faim ; Duvet frileux,, plumage fin, C'est la brise qui les essuie.

Au Luxembourg, cela va bien :

Les moineaux ne manquent de rien, Leur effronterie exagère; Mais dans les bois, sous le buisson, Ni mouche, ni colimaçon :

C'est la débâcle et la misère.

LF.S HORIZONS Ai M ES.

Les petits oiseaux .sont tout nus...

Les jours ne sont pas revenus Qui font la plaine jaune et bleue.

A travers le matin brouillé, Pour un épi vide et mouillé, Il faut faire plus d'une lieue.

Pourtant, malgré bien du péril, Les petits oiseaux, en avril, Reverront leurs beaux pommiers roses.

O la lumière plein les nids !

La nature aux rayons bénis Aime les bêtes et les choses.

LE VOYAGE

jouvent dans un rêve vermeil.

Né d'un souvenir ou d'un livre, Je pense aux pays du soleil Où ce serait si bon de vivre.

Notre ciel est léger et pur.

Mais sa grâce est d'un rien pâlie ; Un souffle en altère l'azur :

Je me rappelle l'Italie.

C'est là que luit vraiment l'été, Là que la lumière éternise

LES HORIZONS AIMES

Et divinise la beauté.

O marbres roses, ô Venise !

Je pars... La suite des murs gris Hors de la ville m'accompagne Et prolonge encore Paris.

Voici la Seine, la campagne,

Les bordures de peupliers, Les robes blanches sur les berges, La flotte des petits voiliers Qui se ravitaille aux auberges;

Les canotiers au bras vainqueur, Les tonnelles ensoleillées, Où j'ai grisé souvent mon cœur, Les herbes hautes et mouillées;

La brise, d'un souffle charmant Gonflant les jupes et les voiles.

Et, vers le soir confusément Les lampions et les étoiles !

Pourquoi m'en irais-je plus loin Que ne vont les collines bleues) Mon horizon n'a pas besoin D'enfermer plus d'une ou deux lieues

O bois de Viroflay, pardon!

Pardon sentiers frais, mousses vertes !

Les voyages au Bas-Meudon Sont pleins d'exquises découvertes.

Au pays bleu des beaux fruits d'or Si j'ai fait mes chansons dernières, Le ciel le plus doux est encor Celui qui brille sur Asnières !

<&ffî

m®t@gj^%gm

TABLE

LES BERGES

Pjge^.

L'INONDATION

TABLE

EN BATEAU

Pages.

Le matin 35

Le soir 37

La nuit. 40

LA FORET

Dessous de bois +5

Les chênes 47

Lamare +9

« Prends carde à ce chemin pierreux , prends garde aux roches S '

Les grands chênes, vois-tu. sont comme des aïeux. ... $2

La lisière de la forêt 53

LES HORIZONS AIMES

Chanson tour Laure 59

Les fleurs de pommier 61

Paysage d'avril . . 6+

Les sentiers 6(5

Les collines 6tt

Réveil 73

les trains du dimanche 72

Lei aubépines 7 S

TABLE

Pages.

[t AS ...

La T E R R A S 5 F D 1 S A 1

N 1 - (., i RM A IN. .

La ferme d'Etinay

Oiseaux d'automne

IMPRIME PAR A. QUANT IN (ancienne maison J. Claye)

cAL'PHOXSE LE[\IETi.l{E, EDITEUR

Sources et licence

Texte : https://archive.org/details/aufildeleau00mruoft. Domaine public ; numérisation mise à disposition par Internet Archive. Mise en forme : lire-gratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.